

TRISTAN

1601 — 1653

Tristan était fort bon gentilhomme, du moins le disait-il, et pour faire voir l'ancienneté de sa maison, il s'efforçait de prouver qu'il descendait du bourreau de Louis XI, Tristan l'Hermitte. Pourvu qu'elle remontât bien haut, toute origine, on le voit, était bonne en ce temps-là. Gaston d'Orléans le garda longtemps attaché à sa personne; il fut de l'Académie française, où il succéda, en 1643, à M. de Colomby; il composa sept tragédies : *Marianne*, qui eut la gloire de tuer Mondory et d'être refaite par Voltaire, après avoir été corrigée par J.-B. Rousseau; *Panthée*, la *Mort de Sénèque*, la *Mort de Crispe*, la *Mort du grand Osman*, que son élève Quinault fit jouer et publier après sa mort; et enfin la *Folie du sage*. Il fit encore une comédie en cinq actes, *le Parasite*, qui ne parut aussi qu'après sa mort, grâce à Quinault; il accommoda pour le théâtre, avec le titre nouveau d'*Amarillis*, la *Célimène* de Rotrou; il écrivit un gros volume de lettres; il fut, pour une bonne part, dans le roman de *la Coromène*, histoire orientale; il rima trois volumes de poésies : les *Amours*, la *Lyre*, les *Vers héroïques*; travaillant pour l'autel et pour le théâtre, mais moins heureux que Pellegrin, ne vivant ni de l'un ni de l'autre, il écrivit, en même temps que ses tragédies : l'*Office de la Vierge en françois*; que vous dirai-je? il fit de tout, même sa propre notice, dans un roman auto-biographique intitulé *le Page disgracié*, et il n'en est pas plus connu pour cela.

Ce *Page disgracié*, c'est Tristan, comme on l'apprend par les notes mises à la fin de la première et de la seconde partie, et qui semblent être du frère de l'auteur, Jean-Baptiste l'Hermitte, sieur de Vauzelle, plus infatué de noblesse que Tristan lui-même, ce qui ne l'avait pourtant pas empêché, comme on le verra, d'être comédien.

Lorsque Tristan, dans son livre, prend la qualité de *page*, c'est pour se déguiser, ou, selon son frère, par modestie¹. Il était mieux que cela; son titre était celui de gentilhomme d'honneur auprès du petit marquis de Verneuil, fils naturel de Henri IV et de Gabrielle. C'est le roi lui-même qui l'avait attaché à la personne de son bâtard, et qui, tout exprès, l'avait fait venir du château de Souliers dans la Marche, où il était né en 1601. Ce doit être en 1640, dernière année de la vie du roi, que Tristan fut ainsi appelé à Paris; car un gentilhomme d'honneur, quelle que fût sa noblesse, et quel que fût aussi l'âge de celui qu'il allait servir, ne pouvait avoir moins de neuf ans. Pour l'audace et l'esprit, il en valait de plus âgés; certain écolier débauché, qu'il connut trop tôt, lui ayant donné des leçons dont sa malice aurait pu se passer, il ne tarda pas à faire voir ce dont il était capable en fait d'espionnerie. Quelques-uns des premiers chapitres du *Page disgracié* sont remplis du récit des tours de toute sorte qu'il fit à un bon gentilhomme normand, Claude Du Pont, qu'on avait donné pour précepteur au petit marquis et à ses pages. Quand la punition menaçait, Tristan l'évitait, en cherchant refuge auprès d'une compagnie assez peu édifiante; c'était la troupe des comédiens de l'hôtel de Bourgogne, dont Valeran et Vautray² étaient les principaux³, et « qui, dit Tristan, venoient représenter trois ou quatre fois par semaine, devant toute cette cour, où mon maistre tenoit un des premiers rangs⁴. » Il apprit, en les fréquentant, de quelle manière ces messieurs de la Comédie traitaient alors celui qu'ils appelaient leur poète, et qui n'était en réalité que le plus humble de leurs serviteurs, toujours berné, toujours bafoué à leur fantaisie. Ce poète des comédiens était Hardy, « qui composoit pour eux à trois pistoles la pièce⁵. » Il en fit près de huit cents, et n'en fut pas plus riche, ce qui n'empêcha pas son exemple d'être suivi, même par Tristan qui avait vu pourtant, mieux que personne, sa misère et ses avanies. Le prestige théâtral, qui fut toujours si grand pour les jeunes esprits, l'emporta sur le reste, et, si Tristan écrivit plus tard des tragédies, c'est à l'époque dont nous parlons qu'il en prit le goût.

Ses premières pièces furent des tragédies véritables. Un soir, le cuisinier du marquis s'étant avisé de lui faire peur en prenant des airs de fantôme, il lui donna six fois de l'épée au travers du corps⁶. Un autre jour « qu'il estoit dans une des maisons royales, » et qu'il se prome-

¹ *Le Page disgracié*. Paris, 1667, in-12, tom. I, p. 347. — ² *Id.*, p. 348. — ³ *Id.*, p. 54. — ⁴ *Id.* — ⁵ *Id.*, p. 57-319. — ⁶ *Id.*, p. 90-97.

nait en rêvant, quelqu'un qui rêvait aussi le heurta rudement. Une querelle s'ensuivit, et, se termina par un nouveau coup d'épée, de la part de Tristan, qui s'était emparé de l'arme d'un laquais¹. Cette fois, il fallut fuir, et tout de bon. C'est alors que ses aventures commencèrent réellement. *Le Page disgracié* les raconte toutes, mais nous ne l'imiterons pas; nous ne dirons que les principales. Il se rendit à Londres, y fut, comme il dit, l'esclave d'une grande dame; s'attira par là plus de dangers que de bonheur, car les rivaux puissants ne lui manquaient pas; fut contraint de fuir encore, malgré « les générosités amoureuses de sa maîtresse²; » alla jusqu'en Écosse, puis jusqu'en Norvège, revint à Londres, pour tomber en de nouveaux périls, et de là médita de passer en Espagne, pour s'attacher au connétable de Castille, Jean de Velasque, son parent. Il lui fallut, pour s'y rendre; traverser la France, incognito; or, comme il était en Poitou, l'argent vint à lui manquer tout à fait, « en sorte, dit Pellisson³, qu'il se mit entre les mains de la fortune. » Elle ne tarda pas à le tirer d'affaire, en lui faisant rencontrer un honnête gentilhomme, neveu de Scévole-de-Sainte-Marthe, qui, après l'avoir gardé quelque temps, le plaça dans la maison de son oncle, à Loudun. « Ce noble vieillard, dit Pellisson⁴ qui va nous dispenser de résumer nous-même la dernière partie du *Page disgracié*, avoit toujours fait son amusement de la poésie; il fut charmé de retenir un jeune homme vif, amusant, porté aux bonnes connoissances, et qui d'ailleurs pouvoit, en faisant auprès de lui l'office de lecteur, lui être d'un grand secours. Tristan passa dans cette maison, c'est-à-dire au sein des lettres, quinze ou seize mois. Après quoi, par les bons offices de messieurs de Sainte-Marthe, il devint secrétaire du marquis de Villars-Montpezat, qui fesoit sa demeure au grand Précigny en Touraine. A quelque temps de là, ce marquis fut appelé par le duc de Mayenne à Bordeaux⁵, et y mena son secrétaire; la cour y passa en 1620; Tristan, qui jusqu'alors avoit déguisé à ses maîtres son nom et sa naissance, fut enfin reconnu par M. d'Humières⁶, premier gentilhomme de la chambre, et Louis XIII, à la prière de ces seigneurs, non-seulement lui accorda sa grâce, mais encore lui fit amitié⁷. »

Ici finissent les deux premiers livres du *Page disgracié*. Tristan en avoit promis deux autres, qu'il ne fit pas, ce qui nous laisse dans une ignorance presque complète du reste de sa vie, dont nous connaissons

¹ *Le Page disgracié*. Paris, 1667, in-12, tom. I, p. 101-102. — ² *Id.* — ³ *Histoire de l'Académie française*, édit. Ch. Livet, t. I, p. 304. — ⁴ *Id.* — ⁵ *Le Page disgracié*, tom. II, p. 135-323. — ⁶ *Id.*, p. 220-331. — ⁷ *Id.*, 276-332.

si bien le commencement. « Tout ce qu'on sait, dit encore Pellisson, c'est qu'étant poète, joueur de profession et gentilhomme de Gaston, duc d'Orléans, aucun de ces trois métiers ne l'enrichit. » Rien de plus vrai, mais rien de plus simple aussi, car les trois sources de fortune auxquelles puisait Tristan étaient, ou peu s'en faut, négatives. Le jeu a toujours eu la réputation d'enlever plus d'argent qu'il n'en rapporte, à moins qu'il ne soit corrigé par des mains trop habiles, et Tristan était trop gentilhomme pour avoir cet excès d'habileté; tout ce qu'il se permettait c'était de perdre honnêtement, même l'argent qu'il n'avait pas. D'un autre côté, Gaston, à qui, peu de temps après la présentation à Bordeaux, Louis XIII l'avait donné¹, faisant ainsi un plus joli présent au maître qu'au domestique, Gaston payait fort mal tous ceux qui étaient de sa maison²; et enfin, la troisième ressource du poète-gentilhomme, le théâtre, alors rapportait fort peu. Qu'arriva-t-il donc? Quoiqu'il fût au service du frère du roi; quoiqu'il eût de l'esprit, autant et plus que beaucoup d'autres, bien qu'il rimât mieux que pas un, Tristan ne cessa jamais d'être aux expédients. Il avait tout, excepté un habit honnête, dont il ne put jamais économiser le prix sur l'argent que lui rapportaient ses pièces, et sur celui qu'il recevait de ses Mécènes. Le jeu, que Pellisson tout à l'heure mettait, avec tant d'ironie, au rang des ressources du pauvre poète, l'empêchait de pourvoir à cette pénurie extérieure. Un jour qu'il portait un manteau plus râpé que ne l'était celui de Chapelain, il reçut de M. de Saint-Aignan une somme de mille pistoles: il courut dans un tripot et perdit tout, même l'argent de l'habit neuf. Sa pauvreté, qui fut, il faut bien le dire, un peu volontaire, et dont sa piteuse toilette était la déplorable enseigne, devint proverbiale. C'est à lui que Boileau pensait lorsqu'il parla, dans les premiers vers de sa première satire³, de ce poète

... Qui, n'étant vêtu que de simple bureau,
Passe l'été sans linge et l'hiver sans manteau...

Tristan supportait cette misère en gentilhomme, avec une philosophie mêlée de dignité qui fit l'admiration de Cyrano. Pour ce burlesque enthousiaste, personne n'était plus digne d'estime: « Il est, dit-il très-sérieusement en son *Histoire comique*⁴, il est tout esprit, il est tout cœur, et il a toutes ces qualités, dont une jadis suffisoit à marquer un

¹ *Le Page disgracié*, tom. II, p. 336. — ² *Id.* — ³ Édit. Viollet le-Duc, 1823, in-8, p. 38, note de Brossette. — ⁴ *Ancienne édition*, p. 43.

héros.... Véritablement, ajoute-t-il, il faut que je vous avoue que quand je vis une vertu si haute, j'appréhendai qu'elle ne fût pas reconnue. C'est pourquoy je taschai de lui faire accepter trois phioles, la première étoit pleine d'huile de talc, l'autre de pouldre de projection, et la dernière d'or potable; mais il les refusa avec un desdain plus généreux que Diogène ne reçut les compliments d'Alexandre. Enfin, je ne puis rien ajouter à l'éloge de ce grand homme, sinon que c'est le seul poète, le seul philosophe, et le seul homme libre que vous ayez. »

La famille de Tristan qui étoit « de Marche en famine, » comme a dit Scarron pensant peut-être à lui, ne pouvait lui être d'aucun secours. Son frère, l'Hermitte de Vauzelle, dont nous avons déjà parlé, s'étoit fait comédien dans la troupe nomade des Bèjart, où il eut Molière pour camarade¹, et son autre frère, tué au siège de Royan, avait laissé si peu de fortune que sa veuve fut obligée, pour vivre, d'établir dans le pays de Caux une fabrique de girasol². Les protecteurs étoient donc nécessaires à Tristan, et il n'en manqua jamais. Il leur dut d'avoir toujours, sinon un habit convenable, du moins le vivre et le couvert. Après avoir logé chez Gaston, au Luxembourg, il passa dans l'hôtel de Guise, aujourd'hui le Palais des Archives de l'empire, où ceux qui s'occupaient de comédie, soit pour en écrire, soit pour en jouer, étoient toujours sûr de trouver l'hospitalité, grâce au comte de Modène, premier gentilhomme du duc, et longtemps l'amant de la Bèjart, dont il eut une fille, la femme de Molière. Corneille avait une chambre à l'hôtel de Guise, du temps qu'il composait *Othon*³; Molière, Beys et tous ceux de l'*Illustre Théâtre* y avaient reçu un fort beau présent d'habits pour leurs représentations⁴; Tristan, qui n'étoit pas plus fier, quoique plus noble, pouvait donc bien, sans déroger, s'y donner aussi un asile. C'est là qu'il mourut le 7 septembre 1635, comme nous l'apprend Loret dans sa *Gazette* du 14 du même mois :

Mardi, cet auteur de mérite
 Que l'on nomme Tristan l'Hermitte,
 Qui, faisant aux Muses la cour,
 Donnait aux vers un si bon tour,
 Si vertueux, si gentilhomme,
 Et qui, d'être un fort honnête homme
 Avait en tout lieu le renom,
 Décéda du mal du poumon,

¹ P. Lacroix, *La Jeunesse de Molière*, 1858, in-18, p. 76. — ² Subligny, *La Muse Dauphine*, p. 222. — ³ Tallemant des Réaux, *Historiettes*, 2^e édit., tom. X, p. 225. — ⁴ Bazin, *Notes historiques sur la vie de Molière*, 2^e édit., p. 24-25.

Dans le très-noble hôtel de Guise ,
 Où ce prince , que chacun prise
 Pour ses admirables bontés ,
 Ses soins et générosités ,
 Dès longtemps s'était fait paraître
 Son bienfaiteur, seigneur et maître.

On a répété partout que Tristan s'était fait sa propre épitaphe, en écrivant le sixain que voici :

Ébloui de l'éclat de la splendeur mondaine,
 Je me flattai toujours d'une espérance vaine ,
 Faisant le chien couchant auprès d'un grand seigneur.
 Je me vis toujours pauvre en tâchant de paraître ;
 Je vécus dans la peine , attendant le bonheur ,
 Et mourus sur un coffre , en attendant mon maître.

Ce que nous avons dit de lui suffit pour prouver que ces vers ne lui conviennent en rien; d'abord, il leur donne pour titre : *Prosopopée d'un courtisan*, et personne ne fut moins courtisan que lui; il parle du désir de *paraître*, et nul n'en afficha moins que lui, qui fut toujours si mal vêtu; il montre ce chien couchant d'antichambre, mourant sur un coffre, en attendant son maître, et jamais on ne lui vit perdre son temps en de pareilles attentes. C'est à la peine qu'il succomba, c'est sur la brèche qu'il mourut. La Beauchâteau avait eu l'idée de mettre sur notre scène, pour avoir un bon rôle, la comédie espagnole, le *Triomphe d'amour et de fortune*; elle le dit à Tristan, qui, bien que malade, se mit à l'œuvre. Il arriva jusqu'à la fin du quatrième acte, mais ne put aller plus loin; le mal avait empiré, et, peu de jours après, il était mort. Scarron, qui n'était guère mieux portant, reprit l'ouvrage et l'acheva, mais ni le mort, ni le malade n'en ont eu l'honneur; la pièce qui fut appelée : *Les Coups d'amour et de fortune*, a toujours été attribuée à Quinault¹. L'erreur vient sans doute de ce que celui-ci s'entremet pour la représentation de cette comédie, en 1656, et y donna tous ses soins, comme si elle eût été son propre ouvrage. Il ne devait pas moins à la mémoire de Tristan, qui, après la mort de son fils unique, lui avait donné sa place dans son affection. Du pauvre petit garçon boulanger Tristan avait fait un poëte, il l'avait poussé au théâtre, et pour le faire arriver mieux, il avait présenté sa première pièce, *Les Rivaux*, comme étant de lui-même. Les comédiens, lorsqu'ils apprirent la ruse, ne voulurent plus payer pour Quinault la somme qu'ils avaient promise pour Tristan. Celui-ci obtint alors qu'au

¹ Lérès, *Dictionnaire portatif des théâtres*, 1763, in-8, p. 128.

lieu d'une somme une fois donnée, ils permettraient au nouveau venu de toucher le neuvième de la recette, tant qu'on jouerait la pièce. Les *droits d'auteurs* n'ont pas d'autre origine. Ce service, et le talent de Quinault, sont, sans contredit, ce que nous devons de mieux à Tristan l'Hermite.

ÉDOUARD FOURNIER.

L'Histoire du Théâtre-Français, des frères Parfait, le livre très-étudié de M. Guizot, *Corneille et son temps*, et la *Bibliothèque poétique*, de M. Viollet-le-Duc, ont mis dans tout son jour la figure un peu pâlie de Tristan.

LA COMÉDIE DES FLEURS

STANCES

« L'auteur étant prié par des belles dames de leur faire promptement une pièce de théâtre pour représenter la campagne, et se voyant pressé de leur écrire le sujet qu'il avait choisi pour cette comédie, à laquelle il n'avait point pensé, leur envoya les vers qui suivent : »

Puisqu'il vous plaît que je vous die
Le sujet de la comédie
Que je médite pour vos sœurs,
Les images m'en sont présentes :
Les personnages sont des fleurs,
Et vous êtes des fleurs naissantes .

Un Lis, reconnu pour un prince,
Arrive dans une province ;
Mais, comme un prince de son sang,
Il est beau sur toute autre chose ;
Et vient , vêtu de satin blanc,
Pour faire l'amour à la Rose.